

INTRODUCTION

Que ce soit en procession derrière l'effigie d'un saint patron le jour de sa fête calendaire ou réunie plus gravement lors de funérailles, l'évocation des confréries demeure associée aux formes de la piété chrétienne traditionnelle, encore que le christianisme n'en ait pas le monopole¹. En ont gardé mémoire jusqu'à nous telle photo jaunie, de vieux registres jalousement conservés, des bâtons sculptés ou des bannières brodées, quand ce ne sont pas quelques peintures murales ou quelques vitraux découverts au hasard de la visite d'une église, autant de traces matérielles qui font rarement référence à l'époque médiévale, à l'exception, peut-être, de celles qui s'attachent aux pénitents dont les amples cagoules frappent l'imagination et l'entraînent jusque vers ces siècles lointains. Et pourtant ! Les confréries connurent alors un véritable âge d'or : entre le XIII^e siècle et la fin du XV^e leur nombre se compte par milliers du nord au sud de l'Occident. Aux côtés de la famille, de la paroisse ou de la communauté d'habitants, elles constituent un cadre de vie coutumier, mais qui, à l'inverse de ces derniers, est librement choisi par celui qui vient le rejoindre.

L'intérêt que portèrent les historiens aux manifestations collectives de la vie sociale et religieuse depuis maintenant plus d'une génération² suscita de nombreux travaux sur les confréries, dans le cadre d'enquêtes sur la religion populaire³ ou, plus récemment, sur la sociabilité⁴. Ces études, qui font preuve d'une imagination sans cesse croissante dans leur sollicitation des sources d'information, parviennent à les sortir partout de l'ombre, aussi bien pour une modeste paroisse de campagne qu'auprès des lieux de culte des grandes villes. Elles en révèlent ainsi la présence jusque dans des régions où elles n'étaient guère soupçonnées, face à celles qui peuvent se prévaloir de compagnies encore vivantes de nos jours : notamment le monde

méditerranéen — confréries corses spécialisées dans l'interprétation du chant de l'office des morts⁵ ou pénitents de Perpignan et de Séville —, mais aussi l'Artois — les « charitables » de Béthune — ou bien encore la Normandie, où leurs membres sont baptisés les « charitons »⁶. La production bibliographique est d'une telle ampleur que ce serait une gageure de prétendre en présenter la synthèse. Mais de sa fréquentation, il se dégage des lignes de force communes qui attestent une parenté dans les aspirations dont le mouvement s'est nourri et dans le mode d'insertion qu'il connut au sein des sociétés. Aussi, en s'efforçant de les faire ressortir, a-t-il semblé que l'on pourrait contribuer à une meilleure intelligence du phénomène. En effet, pour en saisir tout le sel, il convient de pouvoir mesurer ce qui singularise ces compagnies parmi les autres formes de vie associative dont la période médiévale fut riche et en quoi, de la sorte, elles se montrèrent attractives. Il importe également de mieux cerner la sociologie de ces groupes qui, pour nombreux qu'ils soient, n'intéressent pourtant pas également toutes les composantes de la société. Enfin, pourra se dessiner la place précise qui fut la leur dans l'encadrement de la vie religieuse et sociale de leurs membres, face aux divers courants de piété qui traversèrent la période et face aux évolutions enregistrées par les sociétés médiévales. Il s'agit donc ici d'éclairer le sens et le mode de fonctionnement de cette « cellule⁷ » particulière que constitue la confrérie, à la fois en elle-même, pour ses propres membres, et vis-à-vis de l'extérieur, dans les rapports qu'elle entretient avec le monde qui l'environne, tout particulièrement les autorités civiles et ecclésiastiques. Une telle perspective, délibérément centrée sur les XIV^e et XV^e siècles qui virent le plein épanouissement du mouvement, conduit cependant à remonter jusqu'à ses premières manifestations documentaires repérées dès le IX^e siècle, mais plus encore passé le XI^e. De même, elle ne s'interdit pas d'évoquer l'infléchissement qu'il connaît dans certaines parties de l'Occident dès les deux derniers siècles du Moyen Âge, où il se dote de caractères qui sont déjà ceux des confréries de l'âge moderne. C'est ainsi que se détache le mieux la spécificité de la confrérie médiévale, confrontée dans le long terme à ses origines et à son avenir.

Pour conduire un tel raisonnement, il a fallu dégager ce que l'on pourrait nommer un schéma type de confrérie, dont il importe de rendre raison. Né de la confrontation d'un ensemble de données, il s'organise en trois axes autour desquels gravite l'activité de toutes ces compagnies. Le premier par la valeur qui lui est accordée est celui de la piété et de la vie liturgique : il ne saurait y avoir de confrérie sans saint patron ni célébration d'une messe régulière, à tout le moins

une fois par an. Puis vient, en deuxième rang, celui de la charité, à savoir le secours du prochain, entraide spirituelle et matérielle qui, sous des formes plus ou moins développées — la plus fréquente intervenant lors des funérailles — se trouve en tout état de cause inclus dans l'esprit confraternel. Enfin demeure celui de la sociabilité : en effet, en raison de sa nature associative et de son caractère électif, toute confrérie suppose un minimum d'organisation collective et donc de coordination entre membres, ne serait-ce que pour la gestion des fonds affectés à la célébration du culte, mais bien plus encore pour la préparation du banquet annuel. Or, l'analyse approfondie de chacun de ces trois éléments ne saurait se mener à bien qu'à partir des formes les plus élaborées qu'ils ont pu revêtir au sein de telle ou telle compagnie. Celles-ci prennent valeur d'exemple, dans la mesure où elles facilitent pour l'observateur la compréhension de la signification d'un trait par ailleurs moins développé ou constaté de façon plus allusive. L'extrapolation à partir de la juxtaposition des formes les plus achevées d'organisation confraternelle ne paraît donc pas injustifiée, même s'il est manifeste qu'elle doit être utilisée avec la plus grande prudence. Et de fait, malgré la convergence qui se dégage des dossiers de sources les plus fournis, en raison du caractère fragmentaire des informations livrées par beaucoup d'autres, il faut avouer que l'on serait bien en peine de pouvoir attester, pour chacune des compagnies présentées dans les pages qui suivent, la totalité des composantes évoquées. Leur rassemblement n'a pourtant pas paru inutile dans la mesure où il est susceptible de permettre de situer avec commodité chacune d'elles face à un modèle idéal et de comprendre sur quel(s) point(s) ses fondateurs ont souhaité mettre l'accent : la singularité de la confrérie étudiée ne s'en dégagera que plus clairement.

Cependant, pour être valide, la démarche doit reposer sur un ensemble d'exemples en nombre suffisamment élevé et de provenance variée⁸. Ceux qui ont été retenus intéressent en majorité le royaume de France et privilégient quelque peu sa partie septentrionale, moins connue à cet égard, mais où le type le plus classique de la confrérie médiévale se trouve bien illustré. Celui-ci n'est pourtant pas ignoré des régions du sud ni des royaumes voisins, Angleterre, terres d'Empire, péninsules ibérique et italienne, avec lesquels sont menées quelques comparaisons en fonction des divers travaux dont leurs confréries furent l'objet. Pour ce qui est du domaine méditerranéen, plus spécialement italien, il a surtout retenu l'attention par sa précocité, un trait déjà illustré par les formes de sainteté qui s'y développèrent à la même période⁹. Les confréries se sont épanouies très tôt dans le monde des communes italiennes et, bien avant toutes les autres

régions de l'Europe, ces dernières voient se créer des compagnies aux caractéristiques modernes. A ce titre, et en raison de la richesse de leurs archives qui ont permis des études spécialement éclairantes, les modalités que le mouvement confraternel y a connues constituent tout au long de ce parcours un précieux point de référence.

Le présent travail, on le voit, ne saurait se prétendre exhaustif ; il ne se donne pas d'autre ambition que de proposer un essai introductif au monde confraternel médiéval. C'est pourquoi les documents quantitatifs et cartographiques en ont été résolument écartés ; ils conviennent mieux au genre des monographies, dont il se nourrit abondamment, outre plusieurs recherches fondées sur des sources inédites. On ne sera pas davantage surpris de lui voir adopter un parti d'ensemble qui n'est ni chronologique ni géographique. Il invite plutôt à se familiariser progressivement avec le phénomène confraternel, pour aller au-delà de la définition courante. En effet, si la confrérie peut se comprendre comme une union de prière et une société de secours, ce qui n'est pas propre à sa forme médiévale, encore faut-il établir, précisément pour cette période, quelles sont les aspirations qui poussèrent à sa création, inspirèrent ses modalités et favorisèrent son succès. Mais pour tenter de percevoir les fondements du mouvement et les résultats auxquels il parvint, ne convient-il pas avant toute chose de pénétrer de plain-pied dans l'une de ces sociétés confraternelles ? Et quelle meilleure occasion pour ce faire que son rassemblement annuel...